

Retour sur l'accident d'Olivier au Grand Combin (juin 2019)

Par Hadrien Saiag (après avoir recueilli l'avis d'Olivier)

Le 16 juin dernier, Olivier (R) a dévissé sur plusieurs centaines de mètres (de dénivelé) dans le couloir sud-ouest du col du Moine, alors que nous redescendions à ski du Grand Combin. Vu l'ampleur de la chute, il s'en sort plutôt bien : sans fracture, il ne devrait garder, à terme, aucune séquelle. Dans les lignes qui suivent, je reviens sur cet événement afin de tenter de comprendre pourquoi Olivier est tombé dans un passage qui lui était techniquement tout à fait abordable, et pour disséquer la manière dont j'ai réagi dans les minutes qui ont suivi sa chute. Il s'agissait d'une sortie hors GUMS, mais je pense que nous avons toutes et tous à apprendre de cet accident.

Cap sur le Grand Combin

En mai dernier, Olivier et moi avons projeté une sortie à ski mi-juin, profitant de son passage dans les Alpes vaudoises dans le cadre de ses recherches. Nous disposons de deux jours et demi, du vendredi 14 au dimanche 16. Il avait pas mal neigé en cette fin de printemps, ce qui laissait présager de bonnes conditions en haute montagne. Afin de profiter pleinement de notre dernière sortie à ski de la saison, nous avons décidé de monter à la cabane du Vélán dès le vendredi après-midi, de gravir le mont Vélán le samedi (par le col de la Gouille), puis le Grand Combin le dimanche, en dormant à la cabane de Valsorey. Nous envisagions de gravir le Grand Combin par le couloir du Gardien ou le Corridor, puis de redescendre par le couloir SW du col du Moine. Cet itinéraire nous permettait de nous acclimater et d'apprendre à mieux nous connaître sur les skis le samedi (nous n'avions jamais skié ensemble, mais j'avais beaucoup de retours concernant Olivier, tous très positifs), avant d'entrer dans le vif du sujet. Il semblait en outre adapté à notre niveau et à notre forme physique.

La veille de notre départ, les prévisions météo étaient médiocres pour vendredi soir (risque d'orages), variables pour samedi et excellentes pour dimanche.

Une sortie plus fatigante que ce que nous envisagions

La montée à la cabane (840 m) et l'ascension du mont Vélán jusqu'à la cabane de Valsorey (1 800 m) se sont révélées être plus fatigantes que ce que nous avions prévu, en raison des conditions nivologiques et climatiques.

Nous attaquons la montée vendredi soir à 18h, avec quelques heures de retard par rapport à notre programme. Rapidement, nous sommes confrontés à un vent fort de face, qui rend difficile notre progression, puis par une pluie intermittente



Le mont Vélán, le mont Blanc et la lune

qui s'est intensifiée petit à petit. En prenant de l'altitude, nous remarquons en outre que l'enneigement n'est pas aussi bon que ce que nous avions envisagé : nous effectuons quasiment toute la montée skis au dos, alors que j'imaginai les chausser à partir de 2 200-2 300 m (altitude à laquelle nous attaquons une pente N-NW). Résultat : nous arrivons à la cabane à 21h, fatigués et bien mouillés. La vue panoramique nous permet d'observer l'itinéraire de montée vers la cabane de Valsorey, qui nous attend le lendemain : pas de chance, deux des trois moraines que nous devons traverser sont déneigées, ce qui ne nous facilite pas la tâche.

Nous éteignons les feux après avoir bien mangé

(malgré une petite alerte, car j'ai vraiment calculé ric-rac pour les portions – c'est la première fois que je calcule trop juste !!) et dormons à poings fermés, seuls dans la cabane...

Le lendemain, départ 8h pour le Vélán¹, que nous apercevons tantôt entre les nuages ! C'est la première fois que je sors si tard dans la saison, et je n'ai jamais skié une neige aussi humide : la nuit nuageuse n'a laissé aucune chance au regel. L'aisance d'Olivier à lire le terrain me met en confiance ; aussi nous atteignons sans encombre la base du col de la Gouille. Son franchissement s'avère plus compliqué que prévu car nous remarquons qu'un éboulement a récemment eu lieu au niveau du passage chaîné, versant ouest. On choisit de contourner l'obstacle par le nord, mais le rocher bien péteux nous commande d'avancer avec grande prudence. Au sommet, nous retrouvons la chaîne versant est... qui s'enfonce rapidement sous la neige : crampons et piolets seront de rigueur pour une désescalade qui alterne des passages en rocher et en neige. En l'absence de regel, nous avons dû nous employer plus que de raison sur les passages neigeux : j'ai même sorti la pelle pour dégager le pied d'Olivier, prisonnier jusqu'à la hanche !

Nous rechaussons les skis sur le glacier de Valsorey et progressons sans encombre jusqu'à la petite pente raide (autour de 40 sur 70 m) qui protège le sommet des skieurs trop paresseux.

Son franchissement nous vaudra encore une belle dépense d'énergie car, sous l'effet de la neige humide, notre trace ne cesse de rouler sous nos pieds, nous obligeant à de multiples conversions.

Une fois au sommet, le soleil est au rendez-vous. Nous prenons le temps d'admirer le silence en nous sustentant, avant d'aller chercher la belle pente Est située au nord du sommet, repérée à la montée, puis le couloir E-NE qui permet d'accéder au pied des moraines repérées la veille au soir. Le plaisir est au rendez-vous ! Nous remettons les peaux, chaussons, déchaussons, rechaussons, déchaussons puis rechaussons à nouveau : finalement, franchir ces moraines déneigées n'était pas si compliqué cela... Et heureusement ! Car la montée à la cabane de Valsorey n'est pas de tout repos : l'une des peaux d'Olivier fait des siennes, et la dernière pente nous surprend par sa raideur et son étroitesse.

Arrivés à la cabane, on souffle un grand coup. Olivier fait part de sa fatigue, et je ne peux pas dire que cette première journée a été de tout repos. On partage nos projets du lendemain avec nos camarades d'un soir, sans obtenir plus d'information concernant les conditions du couloir du Gardien : la plupart projette de faire l'ascension par la face NW du Combin de Valsorey (Olivier est également tenté, mais c'est trop raide pour moi : près de 700 m à 50 degrés !). Étant donné la fatigue d'Olivier, nous décidons de transférer une partie du matériel en commun vers mon sac. Nous établissons un horaire réaliste afin de permettre à Olivier de prendre son train pour Paris sans encombre : le départ est fixé au lendemain à 4h30. Nous mangeons abondamment (merci aux voisins anonymes d'avoir partagé leurs surplus de pâtes !). Je me couche avec un léger mal de tête.

Nous quittons la cabane de Valsorey² autour de 4h40 le lendemain, car je grappille quelques minutes pour emmagasiner des réserves au petit déjeuner. Nous nous élevons vers le col du Métin à la lueur des frontales, mais nous nous rendons rapidement compte qu'il nous est difficile de suivre l'horaire. On accélère le rythme, puis on rattrape notre retard lors de la courte descente du col, versant nord (nous avons évalué généreusement le temps nécessaire aux manips et à la redescente, pour avoir un peu de marge). On passe sous l'impressionnante face nord-ouest avant d'atteindre le pied du couloir du Gardien. Son sommet nous semble être en glace, et son ascension s'effectue sous la menace d'un gros sérac ; aussi nous mettons le cap sur le Corridor, tout proche.

Au moment de repeauter mon mal de tête de la veille est toujours présent, malgré les antalgiques. Je prends un nouvel antalgique sans lui porter trop d'importance car je suis un habitué des migraines. La montée du Corridor commence sous les meilleurs auspices : le soleil commence à peine à chauffer, il n'y a pas de vent et la neige, légère, promet un régal à la descente ! Cet itinéraire est particulièrement exposé aux chutes de séracs mais Olivier slalome habilement entre les débris de glace, ce qui donne une illusion de sécurité. Conscient de l'illusion, nous tâchons d'écourter le plus possible notre séjour sous les séracs, sans toutefois réussir à tenir notre horaire : nous perdons peu à peu l'avance acquise à la descente du col du Métin, jusqu'à accumuler un quart d'heure de retard sur l'horaire global.

¹ NDRL : voir le tracé de la course du samedi, page 17

² NDRL : voir le tracé de la course du dimanche, page 18

Une fois sur plateau qui donne sur le Combin de la Tsessette, l'ambiance se fait plus austère : le vent souffle et le Mur de la Côte, dernier obstacle de taille qui défend l'accès au Combin de Grafeneire, a l'air bien raide et exposé... À mesure que nous nous en rapprochons, sa raideur apparente diminue, mais pas son exposition ! On s'arrête à son pied pour troquer les skis pour les crampons : je ressens alors une intensification subite de mes maux de tête, avant d'être pris par d'importantes nausées (et la peur de me déshydrater rapidement en cas de vomissement). Olivier diagnostique immédiatement un mal des montagnes. On dépeaute puis on fait demi-tour sans tarder : tant pis pour le sommet ! Je reprends mes esprits à mesure que l'on perd de l'altitude : heureusement, car il ne fallait pas manquer d'apprécier la descente : quel cadre, quelle neige !

Au pied du Corridor, nous traversons le plateau des maisons blanches pour atteindre le col du Moine. Il est 10h30 : ce mal des montagnes nous aura finalement permis de gagner une heure et demie sur notre horaire ! Nous observons l'un après l'autre le couloir, et en tirons les mêmes conclusions : ce ne sera pas la meilleure descente de notre vie étant donné la dureté de la neige, mais le couloir est en condition (il est bien enneigé, sans obstacle). Nous décidons d'attendre un peu pour que le couloir commence à prendre le soleil, et pour souffler après cette descente express. Confortablement adossés à une paroi ensoleillée, nous admirons le Grand Combin tout en mangeant. Un sérac se détache sous nos yeux dans les pentes du Combin de Valsorey et provoque une petite avalanche, précédée par un impressionnant nuage neigeux : le spectacle est grandiose.

À 11h, nous rejoignons le col du Moine pour entamer la descente de son couloir SW. Je fais remarquer à Olivier que tant qu'à faire, il pourrait mettre son casque : en rigolant, il me répond que ce n'est pas la peine car son bonnet le protège suffisamment. Mais il ajoute, avant de se lancer dans le couloir : « bon, on reste prudent », ou quelque chose comme ça. Je me baisse pour bien

serrer mes chaussures, avant de relever la tête. Olivier vient de partir. Je m'approche de la corniche pour l'observer. Stupeur : je l'aperçois



Avalanche après la chute de sérac au grand Combin prise du col du Moine

une dizaine de mètres plus bas en train de dévaler le couloir à côté de l'un de ses skis ; je le pointe du doigt ; il décélère... avant de reprendre sa course de plus belle. Je l'entends crier un coup sec, puis il se perd au loin.

Face à l'accident : une réaction complexe

Face à un tel accident, la réaction la plus adaptée consiste à appeler immédiatement les secours. Mais ce qui semble évident à distance de l'événement ne l'est pas nécessairement sur le coup, car le cerveau doit imprimer un nombre important d'éléments, les analyser et prendre une décision, le tout dans un temps extrêmement court. C'est pour en rendre compte que je reviens en détail sur les minutes qui ont séparé la chute d'Olivier de mon appel.

Lorsque j'aperçois Olivier au début de sa chute, un seul ski au pied, je pense d'abord qu'il me faudra le rejoindre pour l'aider à effectuer la descente avec un ski en moins. Cette première impression semble se confirmer à mesure qu'il décélère... avant que sa chute ne s'accélère à nouveau, qu'il perde son deuxième ski et que je le perde de vue. Cela m'amène à changer mon appréciation de l'événement : il s'agit désormais d'un accident. Mais il faut un peu de temps pour en tirer toutes les conséquences (de fait, j'ai encore pensé à la possibilité de lui ramener un ski au moment de fixer mes skis sur mon sac à dos).

Une fois le diagnostic « accident » établi, l'idée me vient d'appeler les secours, mais je l'écarte quasi immédiatement car nous ne captions aucun signal depuis notre première montée en refuge. Ma priorité est alors de rejoindre Olivier pour lui porter secours. Pour éviter le suraccident, je dois comprendre pourquoi il est tombé : j'analyse le terrain en détail, pour que la trajectoire de sa chute prenne sens. Conclusion : il a dû tomber au moment où il a pris pied sur le couloir, après avoir traversé la corniche de droite à gauche. La corniche est bien raide ; s'il est tombé, il est probable que je tombe également. Conclusion : je déchausse, j'accroche mes skis au sac et je chausse les crampons (je pense n'avoir jamais été aussi rapide pour effectuer cette manip : merci l'adrénaline !).

Je désescalade la corniche avec beaucoup de précautions, pour éviter le suraccident. Une fois la corniche passée, la pente devient plus raisonnable (autour de 40°). Je gagne en assurance. J'accélère le pas, mais je me rends rapidement compte que ma tentative est vaine : à ce rythme, il me faudra beaucoup de temps pour rejoindre Olivier, et que ferais-je une fois à sa hauteur ? Bien calé sur mes deux pieds, vaché au mieux à mon piolet, j'analyse lucidement la situation : il faut joindre les secours. J'enlève le mode « avion » de mon téléphone... et heureuse surprise : je capte un peu de réseau ! J'appelle le 112, demande à être mis en relation avec les secours en montagne, décris l'accident et la position à laquelle je pense qu'Olivier se trouve. La conversation est fluide, précise, concise. Mon interlocutrice me signale qu'un hélico est dépêché sur place et me demande de ne pas bouger, de manière à éviter un suraccident et à pouvoir communiquer avec les secours par téléphone si nécessaire. J'en suis réduit à scruter le couloir... La tache noire que je pensais être un rocher est en fait l'ombre projetée d'un gendarme ; ouf ! Plus bas, tout au fond du

couloir, je crois voir un « point » bouger. Est-ce une hallucination ? Je pense à Sophie ; aux enfants d'Olivier. Je me force à rester calme.

L'hélico arrive une vingtaine de minutes plus tard, en se dirigeant droit à l'aplomb du « point qui bouge ». De là-haut je ne vois pas grand-chose (le couloir fait plus de 400 m de dénivelé), mais je comprends qu'ils ont trouvé Olivier. L'hélico se pose ensuite un très long moment sur une bosse non loin du couloir. Le temps passe lentement ; l'attente est difficile à supporter (je ne cesse de scruter les allées et venues d'un petit nuage en fond de vallée, de peur qu'il ne vienne compliquer les opérations de l'hélico – le nuage en question garde finalement ses distances). Puis l'hélico redémarre, treuille Olivier et les personnes qui lui ont porté secours, avant de déposer au col un guide-secouriste. Celui-ci me lance un brin de corde et assure ma remontée. L'aide est bienvenue car une heure et demie s'est écoulée depuis la chute d'Olivier, et le couloir a bien pris chaud : les marches que j'avais taillées dans la neige gelée s'écroulent une à une.

Quels enseignements ?

Après l'accident, je me suis maintes fois demandé quelles erreurs nous ont conduits à l'accident, et pourquoi je me suis engagé dans le couloir avant d'appeler les secours.

La chute d'Olivier : un relâchement ponctuel aux ingrédients multiples

Olivier a chuté dans un passage qui ne présentait pas une grande difficulté technique intrinsèque, au regard de son niveau de ski et de son expérience. D'un point de vue purement technique, je pense que la fixation de son ski aval s'est ouverte lorsqu'il a voulu s'arrêter un peu trop sèchement après avoir passé la corniche, sur une neige trop dure (c'est ce que je retiens de notre discussion à ce sujet). Nos deux erreurs les plus évidentes sont donc de nous être engagés trop tôt dans le couloir et de ne pas avoir bloqué l'avant de nos fixations à inserts en enclenchant le mode « monté ». Or nous sommes au fait des difficultés engendrées par la neige gelée et du besoin de bloquer les fixations lorsqu'il faut « assurer le coup ». Nous avons donc fait preuve de relâchement, alors même que nous avons été plutôt prudents jusqu'ici, notamment sous l'impulsion d'Olivier : nous avons pris garde à cramponner à temps dans les passages raides (descente du col de la Gouille et montée au col du Métin), à descendre le couloir NNE du glacier de Valsorey l'un après l'autre, ou encore à prendre

nos distances dans la pente E qui permet de descendre du dôme du Vélán.

Avec le recul, il me semble que quatre ingrédients étaient réunis pour produire ce relâchement au moment de nous engager dans le couloir :

Nous étions en premier lieu sans doute un peu trop sûrs de nous, ce qui nous a conduits à sous-estimer le danger que représentait ce couloir, et notamment le passage de la corniche : nous imaginions que le plus dur était derrière nous car le couloir n'était pas si raide que cela, et il était en condition. Nous avons déjà descendu des couloirs plus compliqués, alors pourquoi celui-ci devrait-il nous poser problème ? La blague d'Olivier concernant l'opportunité du port du casque et le fait que je n'ai moi non plus pas bloqué mes fixations en mode montée sont à mon avis révélateurs de notre légèreté à ce moment précis.

Il faut également remarquer qu'au moment où nous avons atteint le col du Moine, la pression qui pesait sur nos épaules s'est relâchée d'un coup : je n'avais plus le mal des montagnes, les conditions climatiques étaient excellentes, la vue superbe et, surtout, nous ne devions plus courir contre le chrono. Mais cette pression contribuait sans doute à maintenir notre attention constante !

Nous avons également relâché notre attention car nous pensions déjà aux tâches qui nous attendaient après la course : Olivier allait prendre son train pour Paris, et je devais terminer la préparation d'une conférence que j'organisai à partir du lendemain. La journée était encore longue ; nous avons un peu la tête ailleurs, alors même que la course n'était pas terminée.

Enfin, la fatigue que nous avons accumulée sur le week-end a sans doute joué un rôle : la montée à la cabane du Vélán puis l'ascension du mont homonyme nous ont bien entamés, et notre lenteur à la montée au Combin aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. (Peut-être avons-nous également sous-estimé la fatigue causée par une période de travail bien remplie avant de prendre les skis).

Au vu de ces éléments, qu'aurions-nous pu faire pour éviter l'accident ? La question est compliquée vu la multiplicité des facteurs en jeu et le fait que mon mal des montagnes était difficilement prévisible (c'est la première fois que cela m'arrive...). Cela dit, je pense que nous aurions pu agir sur les ingrédients de notre relâchement de plusieurs manières :

Afin de limiter notre fatigue, il aurait été judicieux de partir plus tôt vendredi : cela nous aurait permis d'éviter la pluie et de mieux nous reposer le soir.

Or nous avons accumulé de petits retards, dont je suis le principal responsable : j'ai connu un problème de dernière minute en imprimant les cartes (codes couleur pour les pentes > 30°), nous avons mis du temps à comprendre la toute fin de l'itinéraire en voiture, et j'ai oublié de prendre un briquet, ce qui nous a contraints à un aller-retour à la station-service la plus proche. Pour ne pas perdre de temps, mieux vaut se préparer à l'avance !

Le samedi soir, nous aurions pu établir un plan B moins ambitieux compte tenu de notre état de fatigue, afin de disposer d'un itinéraire de replis au cas où nous ne progressions pas assez rapidement. Cela nous aurait permis de ne pas emmagasiner la pression de la course contre la montre, et nous serions probablement arrivés plus tardivement au col du Moine. Mais nous ne l'avons pas fait, alors même que le Combin de la Tsessette semblait tout indiqué (c'est un 4000 sans difficulté technique qui aurait nécessité un tout petit crochet sur notre itinéraire par le Corridor) : sans doute étions-nous trop emballés par l'idée de gravir un sommet si imposant.

Le fait que nous nous apprêtions à descendre le couloir avec une heure d'avance sur l'horaire que nous avons établi la veille aurait dû nous alerter : si nous projetions de le descendre à 12h, c'est que nous pensions que les conditions seraient alors idéales. Nous pouvons certes modifier notre chronogramme, mais il faut pour cela bien peser nos arguments, ce que nous avons négligé : à 11h le soleil commençait à peine à transformer la neige du couloir.

Nous aurions pu suivre avec plus d'attention les indications du topo dont nous disposions, qui indiquait noir sur blanc que le départ du col est « délicat » en raison de la « corniche » (*Valais central*, éditions Olizane, par François Labande et Georges Sanga, p. 120). (D'ailleurs, toutes les difficultés étaient indiquées sur le topo : le mur de la côte « est court mais raide » : « 50 sur 60 m » ; la sortie du couloir du Gardien « peut poser quelques problèmes (glace) », « la section du Corridor est dominée par une haute et large barre de séracs, sous lesquels il faut s'efforcer de rester le moins longtemps possible », etc.).

Enfin, à la fin du printemps mieux vaut planifier son itinéraire avec une marge accrue, afin d'anticiper de possibles éboulements ou des conditions nivologiques moins favorables que prévu, en l'absence de BRA.

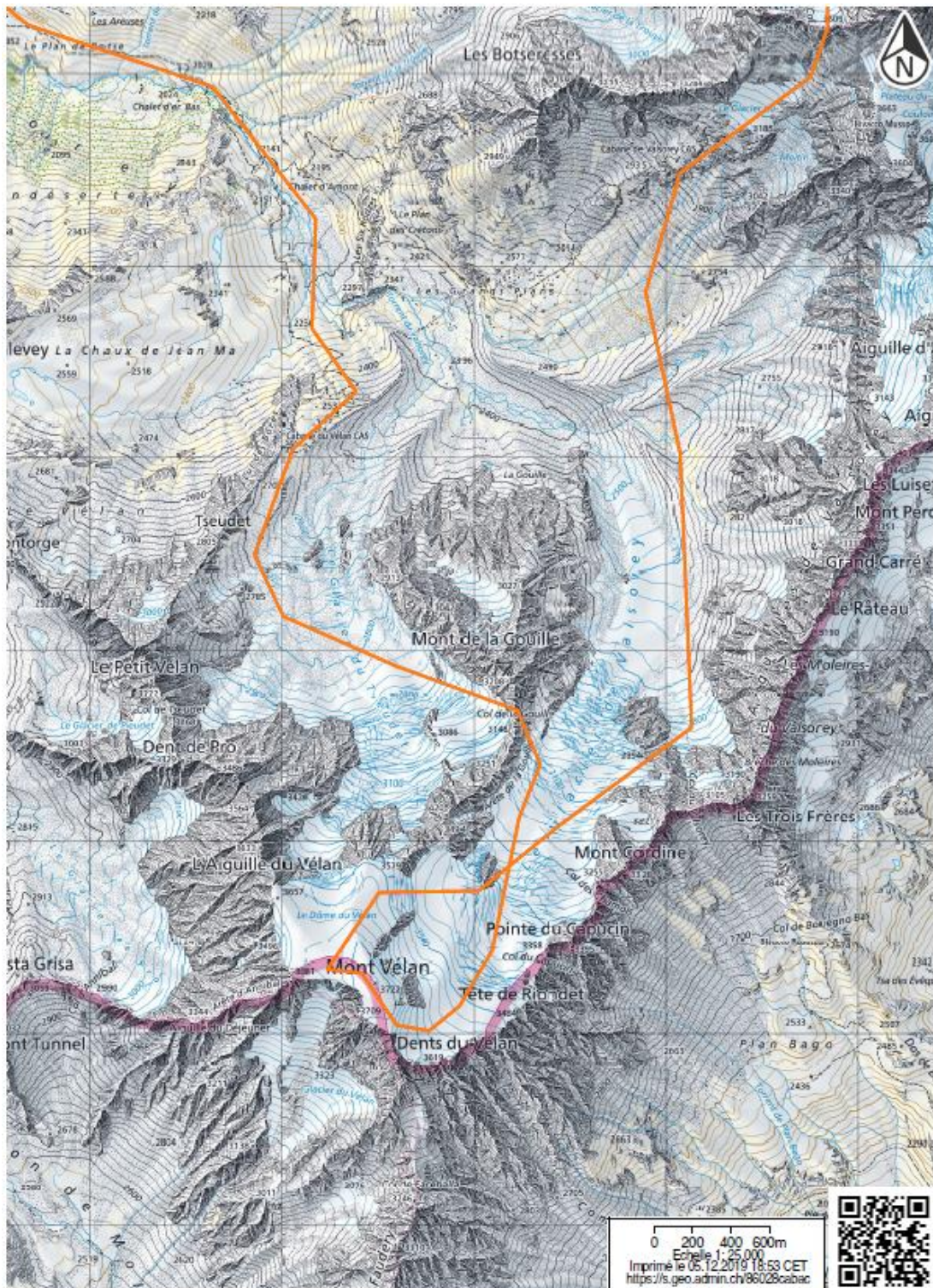
Adapter sa réaction à la nature de l'accident

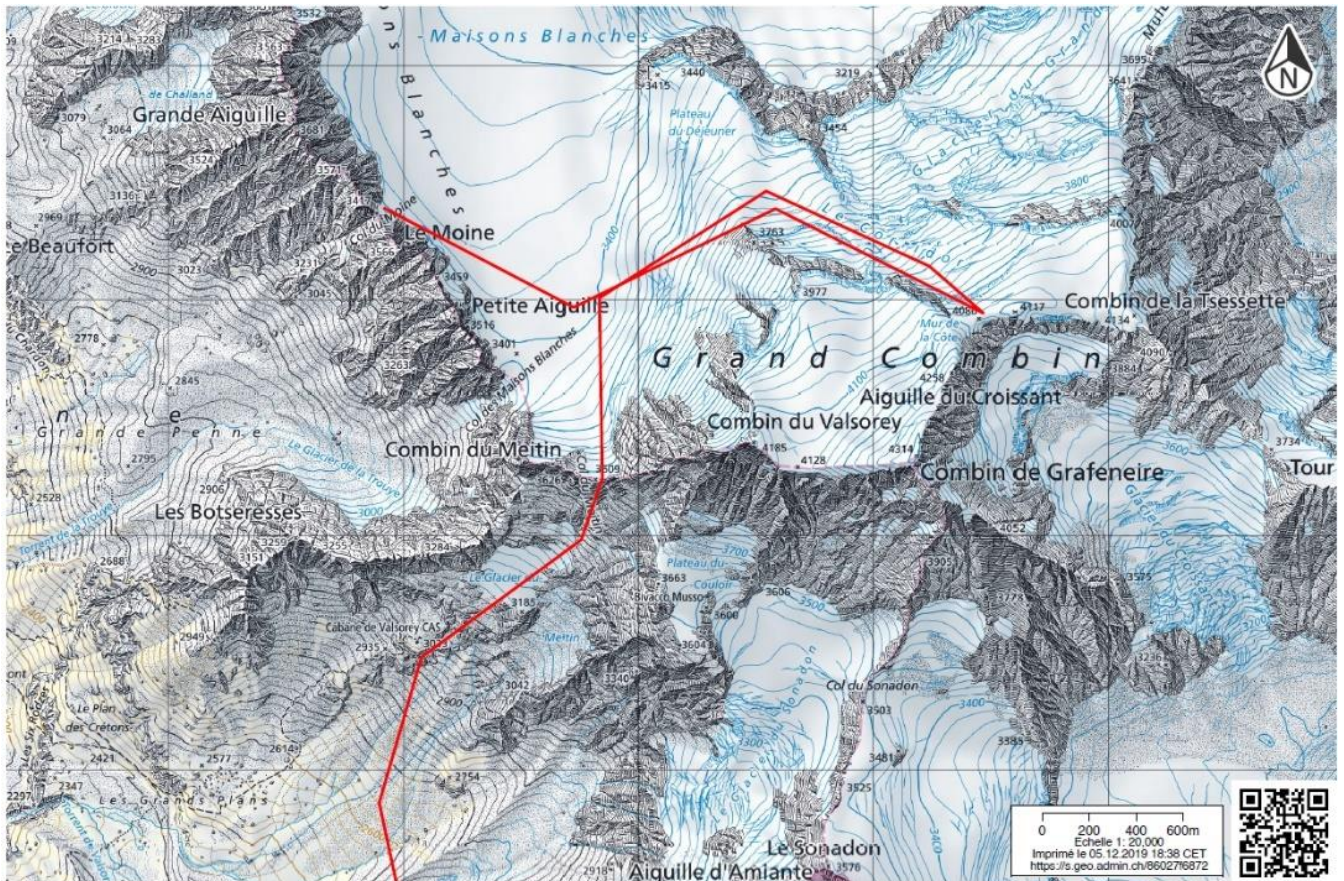
Face à l'accident d'Olivier, j'ai réagi par une sorte de réflexe hérité des formations avalanche :

porter soi-même secours à la victime, dans le temps le plus bref possible. Or il était illusoire de prétendre porter secours seul à Olivier, et nous étions moins soumis à la pression du temps. Dans ce cas, mieux vaut prendre une minute pour bien analyser la situation, vérifier si l'on capte le réseau téléphonique et appeler d'emblée les secours. Réagir de la sorte suppose de bien distinguer ce qui relève d'une avalanche des conséquences d'une chute, ce qui n'est pas toujours évident car la plupart des accidents à ski étant liés aux

avalanches, nous sommes en quelque sorte conditionnés à réagir en mode « avalanche » de manière quasi instinctive. Cette expérience m'aura au moins permis d'incorporer cette distinction, de manière à pouvoir mieux adapter ma réaction si une situation analogue était amenée à se reproduire. Et j'espère que lire ces lignes vous permettra de tirer un profit analogue en faisant l'économie de l'expérience !

Itinéraire du samedi (geo.admin.ch)





LE SYNDROME DU RETOUR A KALYMNOS (RAK)

Par Thierry Du Crest

J'ai été pris il y a quelques années d'une affection très contagieuse, le RAK.

J'étais porteur « sain ». J'ignorais donc ma contamination jusqu'à ma rencontre avec le Docteur Claire GEKIERE qui a pu me diagnostiquer sans erreur.

Il me faut donc mettre en garde le GUMS dont certains membres sont déjà atteints et avec son autorisation, je publie ici sa recherche réalisée en octobre 2019 pour le compte de la FSGT de Sainte Geneviève des Bois.

MOTS CLES : ADDICTION, EPIDEMIE, GLUPIDES, KALYMNOS

RESUME : LE RAK PREND UNE DIMENSION EPIDEMIQUE DEPUIS SON APPARITION, ET RESTE UNE MALADIE CHRONIQUE, SANS TRAITEMENT CONNU A L'HEURE ACTUELLE.

